

Jamel sur Internet

"Eh, Jamel ! T'aurais pas un boulot pour nous ?" A chaque séance d'autographes, c'est la même chose. Ce soir-là, à Arras, à la fin de son one-man-show, les fans de Jamel Debbouze se pressent dans le hall du théâtre pour voir, toucher, embrasser leur idole. Encadré comme une star par Momo et Karim, ses deux frères, Jamel, tout sourire, se plie gentiment à l'exercice. Les mômes des cités demandent des services ou des conseils à ce pote qui a réussi, à ce frère qui est passé de l'autre côté de la barrière. "Eh, Jamel ! Tu peux pas nous signer un mot pour qu'on nous jette pas à l'entrée des boîtes ?" Les minettes lui tendent des appareils jetables pour la photo souvenir. Les plus acharnées, bien décidées à le courser après le spectacle, le retrouvent à la brasserie de la gare, lui glissent leur numéro de téléphone dans des rouleaux de bonbons Mentos ... A l'Alpe-d'Huez, quelques semaines plus tôt, la "jamelmania" a atteint des sommets. Accueilli à la descente du train par une nuée de photographes, Jamel en profite pour réviser sa première étoile sur les pistes bleues ... où trois équipes de télévision, accrochées à ses bâtons, le suivent à la trace. La télévision court après Jamel, le milieu du cinéma aussi: depuis Le Ciel, les oiseaux et ... ta mère !, ce film de copains au succès inouï, qui a fait plus d'un million d'entrées, les producteurs courtisent cet acteur débutant. Quant aux flatteurs de la dernière heure, comme Robert Hue et Jack Lang, ils se découvrent subitement un nouvel ami dans les couloirs de la télé et crient au génie, même lorsqu'il se mouche. "You are fantastic !" lui a même glissé Johnny Depp dans les coulisses des césars! A ce rythme-là, Jamel (le prénom) va bientôt détrôner Dylan et Brandon, les héros de la série Beverly Hills, sur les registres de l'état civil ...

"Ça prend des proportions qui m'échappent", reconnaît Jamel, entre une interview au Journal du dimanche et une autre pour Le Nouvel Observateur. Chaque soir, il gare son coupé noir Mercedes (... Benz, benz, benz, comme dans la chanson de NTM) devant son F2 de Trappes, dans la banlieue parisienne où il a grandi, où il vit toujours. Comme avant ... ou presque. Cette histoire de "ouf", comme dit Jamel, a débuté il y a seulement deux ans, à Canal+. Pourtant, au départ, Alain de Greef, le grand manitou des programmes de la chaîne, n'est pas très chaud: "Je n'aimais pas ce qu'il faisait sur le cinéma à Paris Première, mais on m'a convaincu, autour de moi, de lui faire faire des essais." Jamel tourne dix saynètes où il joue un marquis sous Louis XV, Cendrillon ... Finalement, Alain de Greef lui confie une petite chronique de quelques minutes dans l'émission phare de la chaîne, Nulle part ailleurs: "Je ne voulais pas le cantonner dans le rôle de l'Arabe de service. Ce que j'aime, c'est cette douceur en lui. Il ne se fout pas de la gueule des gens, il retourne toujours l'humour contre lui."

Dans Le cinéma de Jamel, sa chronique sur Canal, chaque mercredi vers 18h40, Debbouze aime parler de tout ... sauf, ou presque, de cinéma. Le nez collé à la caméra, il bégaye, gesticule, piétine les voyelles, maltraite les consonnes et "part en vrille", comme il dit, pour verser dans l'absurde. Caméra fixe, fond blanc, avec juste un vieux fauteuil, le décor est minimaliste: "Une vraie idée de fumiste, je les ai arnaqués grave, à Canal", dit Jamel, qui sait bien tout ce qu'il doit à la chaîne cryptée. Mais Debbouze n'est pas pour autant une créature Canal. Avant la télé, Jamel existait déjà: il y a trois ans, Jacques Massadian et Jean-François Bizot, la bande de l'ancien magazine Actuel et de Radio Nova, repèrent le lascar au Théâtre de Trévise, au cours d'une "scène ouverte" où chaque candidat dispose de cinq minutes pour

faire ses preuves: "Je cherchais des gens nouveaux pour la radio. Au moment de partir, je regarde Jamel monter sur scène, raconte Jacques Massadian. Il m'a époustouflé en improvisant sur Heat, le film avec De Niro et Pacino. Je fonce dans les coulisses et je lui propose de venir sur Radio Nova. Ça tombait bien, c'était la radio qu'il écoutait!" Jacques Massadian est aujourd'hui le manager de Jamel et l'un des sept piliers de sa sagesse.

"Antihéros sympathique et débrouillard" : l'image de Jamel est aujourd'hui passée à la moulinette des études marketing de Canal, surtout depuis son entrée dans H, la nouvelle sitcom de la chaîne, sorte d'Hélène et les garçons en plus branchée mais plutôt bâclée. Car par l'odeur du succès alléché, la chaîne cryptée a parié vite et fort sur lui. Interventions au festival de Cannes, envoyé spécial aux Oscars, présentateur de Ça cartoon, Jamel devient le nouveau joker de Canal+, on l'utilise à toutes les sauces. C'est tout bon pour l'image, formidable pour l'audience. Mais à malin, malin et demi: la télévision n'est pas pour Jamel un but en soi, mais un moyen pour accéder à son rêve : la scène. "C'est la scène, son élément, dit Djamel Bensalah, le réalisateur du Ciel, les oiseaux et... ta mère ! En le voyant l'autre soir faire son one-man-show, je me suis dit: "Quel con ! Pourquoi je m'obstine à lui écrire un nouveau film ?"" Jamel a besoin, physiquement, d'un public en face de lui pour donner le meilleur de lui-même: "Le plus surprenant, chez lui, c'est le geste. Il occupe l'espace: on dirait qu'il danse avec les vannes", dit Kader Aoun, metteur en scène et coauteur du one-man-show de Jamel.

A Paris, sur la scène de la Cigale depuis le 23 mars, Jamel parle de la vie de l'autre côté du périph' : il raconte sa cité, sa ville de Trappes, charrie son ancien prof "d'histoire-géométrie", sa grand-mère marocaine et ses dents en or, Ophélie Winter et Joey Starr, le chanteur de NTM croqueur d'hôtesse de l'air. Pas de flic, pas de raciste dans sa galerie de personnages, Jamel n'appartient pas à la génération des grands frères, plus politisée, qui a fait la marche des Beurs dans les années 80. Son univers, c'est la culture M6, Hollywood et son goût de paradis guimauve: une sorte de Disney pour les grands avec des blondes platinées et de belles bagnoles, comme dans les séries télé. Mais la réalité est plus prosaïque: dans les sketches de Jamel, on revient toujours à Trappes, Hollywood est un chewing-gum, sauf qu'on n'en trouve même pas du vrai à Leader Price ou Ed.

Seul sur scène pendant une heure un quart, l'ancien minot de Trappes, le fan d'Eddy Murphy ("Je lui ai piqué quelques vannes d'un de ses anciens spectacles, mais il y a prescription !"), fait salle comble tous les soirs. Son public - des jeunes, des rappers, mais pas seulement - lui offre souvent une standing ovation... Le triomphe à 23 ans ! Le producteur de son spectacle a déjà prévu de remettre ça à la rentrée pour quatre mois à Paris, de septembre à décembre. Le public, assez féminin, de Jamel ne cesse de s'agrandir. Les nouveaux venus, qui sont souvent d'une tranche d'âge plus élevée, ne comprennent pas tout: Jamel est un comique de génération dont le débit à la mitrailleuse, même après quelques cours d'orthophonie, part à cent à l'heure. "Nouveau Coluche", "nouveau Louis de Funès" ... La presse, qui s'est déchaînée la semaine du démarrage de Jamel à la Cigale, adore jouer au jeu des sept familles et ressort des tiroirs les superlatifs qu'elle a utilisés, il y plus de dix ans, pour Smäin ou pour d'autres gloires plus éphémères. Jamel repousse ces parrainages flatteurs mais empoisonnés. Il n'a pas tort. Jamel sait d'où il vient, c'est ce qui fait sa force. En interview, ce n'est plus le ludion de Canal+ que vous avez en face de vous, mais un vrai comédien. "Souvent, on me dit [ton précieux]: "Alors, ils sont comme ça les jeunes en

banlieue ?" Mais non, un jeune comme celui que je joue, ça n'existe pas: c'est un personnage construit de toutes pièces. Si j'étais comme lui, j'aurais une chambre à Sainte-Anne..." Réfléchi, il parle de ses "vraies valeurs" : Trappes, la famille, les copains, la religion ("Mes parents m'ont inculqué ça, j'ai validé. Si j'avais pas l'islam, ce serait la catastrophe: drogue et putes à tout-va !") et le Maroc, où il a vécu très jeune pendant trois ans. Mais, "sur la tête de ma mère", Jamel vous dira qu'il n'aurait jamais été Jamel sans Papy. 36 ans, comédien, Alain Degois, dit Papy (comme le Papy Mougeot de Coluche), est son mentor, son conseiller à qui il téléphone les jours de doute, l'un de ses vaccins contre la grosse tête. Bref, son "deuxième papa".

"J'avais 13 ans, je traînais avec des sales mecs, je brûlais des voitures, j'insultais les vieilles ... Je faisais des conneries, sans aucun scrupule, pour avoir ma paire de Nike. J'ai eu une sacrée chance de rencontrer Papy", dit aujourd'hui Jamel. A l'époque, Alain Degois organise des stages d'improvisation théâtrale dans les collèges. Le petit Debbouze voit ses copains s'amuser et demande s'il peut essayer. C'est la révélation. Jamel fera huit années d'improvisation en amateur, puis en semi-professionnel dans le cadre de la ligue d'improvisation des Yvelines sur toutes les scènes qui se présentent, jusqu'au Québec, où Papy l'embarque dans sa troupe. "C'est un exercice organisé sur le modèle sportif, avec des équipes, un arbitre, dit Alain Degois. Un jeu qui parle tout de suite aux gamins. Tu es bon ou tu es mauvais, le résultat est immédiat. Dans le langage de l'impro, Jamel est un pointeur. Il sait trouver la repartie, le bon mot, pour marquer le point contre l'équipe adverse. C'est un gagnant, il veut toujours être le meilleur." Grâce à ce Papy qui le prend sous son aile ("Moi, je suis un affectif, Jamel, c'était mon chouchou"), l'aîné des six enfants Debbouze laisse tomber les petits "bizness" qui finissent souvent à Bois-d'Arcy, la prison voisine, où une poignée de copains mijotent. Jamel croque du théâtre, un peu à la façon d'un Depardieu dans ses années Châtellerauld. Grâce à l'impro, aussi, Jamel voit du pays: "Ma chance, c'est d'avoir rencontré des mecs qui m'ont fait sortir de Trappes, de prendre du recul sur la cité. Sinon, j'aurais pu attendre longtemps comme ça, à galérer: dans les halls de bâtiment, la seule distraction, c'était quand le facteur amenait les nouveaux prospectus de Carrefour !"

Le jour où son prof, en deuxième année de BEP, lui fait miroiter un grand avenir de chef de rayon, responsable de toutes les têtes de gondole, à ... Carrefour justement, Jamel fuit en courant. Il laisse tomber ses études et ses quatorze et demi de moyenne. Ça tombe bien, Papy lui a trouvé un contrat emploi solidarité, "aide aux devoirs et animation", à 2 700 francs par mois au lycée Gagarine. De l'aide aux devoirs ! Le contre-emploi parfait pour Jamel, qui enseignera surtout l'impro aux élèves, et de préférence les samedis après-midi, quand le collège est fermé. "Avec Jamel, il valait mieux ne pas être à cheval sur les horaires ou le règlement !" se souvient Aline Peignault, l'ancien principal du collège Gagarine. "Mais il nous a fait passer des moments inoubliables. J'ai le souvenir d'une soirée entière où il avait tout organisé avec les élèves, un rap sur Le Temps des cerises, des sketches ... Une sorte de noce de banlieue, incroyablement chaleureuse, où il a tenu le micro pendant cinq heures, devant cinq cents personnes." Et elle ajoute: "Jamel, c'est une véritable boule d'énergie dans un tout petit corps, un peu martyrisé." Allusion à ce "nœud douloureux", ce bras mort, cette main désarticulée, échouée dans la poche droite de son jean.

Jeune ado, Jamel a échappé à la mort, fauché par un train de banlieue. L'accident imbécile : pour ne pas rater le dernier bus, il a traversé la voie ferrée au lieu de passer par le

souterrain. Le copain qui l'accompagnait est mort. Aujourd'hui, Jamel est capable de donner une version différente de cette histoire à chacun des journalistes qui l'interviewe. Une seule question l'intéresse: "Franchement, sur scène, est-ce que ça m'empêche de bouger ?" La réponse est tellement évidente que des spectateurs croient souvent qu'il cache sa main pour se donner un genre!

Un père à la retraite, qui a nettoyé pendant des années les couloirs du métro. Une mère femme de ménage chez Bouygues, avec six enfants à la maison. Pas besoin de faire un dessin ni de "jouer Cosette", comme dit Jamel, pour comprendre "qu'on n'est pas du côté des imposables" quand on habite le quartier des Merisiers. "Bizarrement, ça a fini plutôt par me motiver", avoue Jamel. C'est comme l'histoire de l'île Saint-Louis: "J'avais un copain à Trappes, il avait une sœur... une bombe ! Shéhérazade. Cheveux longs, extraordinaire de beauté. Elle est sortie avec un enfoiré d'avocat, un mec qui habitait l'île Saint-Louis - ça existe, hein, l'île Saint-Louis ? -, il venait la chercher en Porsche dans notre quartier. Elle allait à la fac de Nanterre, je crois que c'est là-bas qu'il l'avait rencontrée. On était dégoûtés ... Elle a grandi avec nous, elle nous a jamais regardés une seule fois! La vraie frustration: t'as pas de Porsche, tu te fais rétamer dans les boîtes de nuit. Tu te dis: je suis un naze, mes parents n'ont pas l'oseille qu'il faut ... O putain, la vie de ma mère, que ça te motive en même temps!!"

Trappes et sept ans d'école d'improvisation. Avec ça, une envie insatiable de se faire aimer. Jamel n'a plus peur de rien. D'autant qu'il pige vite, très vite: "Il a tout de suite compris le cadre, c'est-à-dire comment se placer, au centimètre près, devant la caméra pour que ce soit drôle. C'est assez rare", remarque Denis Thybaud, le réalisateur du Cinéma de Jamel. Même déluge de compliments du côté d'Edouard Molinaro, réalisateur des premiers numéros de H, la sitcom de Canal+ : "Extraordinairement intelligent. Une nature exceptionnelle comme j'en ai peu connu en quarante ans de métier, pas depuis Louis de Funès, je crois bien." Jamel enregistre les compliments et profite, comme un môme qui vit un rêve éveillé, de son nouveau statut. Ah, rentrer aux Bains-Douches, le temple du show-biz et de la nuit parisienne! Foncer dans les carrés VIP, entouré d'une bande de potes : la définition du nouveau bonheur, selon Debbouze ! Pas pour frimer - enfin, pas forcément - mais pour toucher du doigt ce qui, hier encore, était interdit.

A Trappes, il reprend le petit club de foot de division d'honneur avec Nicolas Anelka, la nouvelle star du ballon rond, un enfant du quartier des Merisiers, un ami de la famille Debbouze. "J'ai un devoir maintenant, je suis obligé de faire sortir les mecs, à Trappes, qui valent le coup. Du talent, des gens qui savent écrire, chanter, il n'y a que ça, ici. Vous me croyez pas ? On en reparlera quand j'en aurai sorti un ou deux ..."

Mais Jamel court après dix projets à la fois. Il voudrait écrire un scénario, partir en tournée, aider un jour Papy et sa compagnie de théâtre, faire vivre le club de foot de Trappes... Il en fait trop. Trop vite. Il bâcle ses chroniques à Canal, souvent écrites la nuit, après un tournage ou une promo. Monte sur un plateau de télé en tablant sur son seul talent d'improvisation ... Comme pour ses éternels retards à ses rendez-vous, il compte sur son charisme pour rattraper les situations impossibles, sur ses yeux de Bambi qui font dire à Djamel Bensalah: "Si c'était une gonzesse, j'aurais tout fait pour sortir avec lui. Si les yeux sont le miroir de l'âme, putain, que son âme est belle !"

Ses proches lui conseillent d'écrire, de moins s'exposer dans les médias. On lui a tellement demandé s'il n'avait pas peur d'être "un phénomène de mode", ou de s'enfermer dans le rôle de "l'Arabe de service" qu'il attend la question, le pistolet chargé, au tournant de chaque interview. Une question d'autant plus horripilante qu'elle n'a pas encore de réponse. Sauf à raconter cette anecdote qui en dit long sur le caractère trempé de l'ancien élève de Papy : "C'était il y a trois ans. J'étais encore au café-théâtre, je jouais mon tout premier spectacle devant vingt-cinq personnes, maximum. Un mec vient me voir, emballé, et me propose un million de francs en échange de mes droits vidéo pour cinq ans. Un million de francs! Ça m'aurait sorti de la merde, terrible. En plus, mon père était là quand on m'a proposé le truc, lui qui gagne 6 500 francs par mois. Mais je sais pas pourquoi, je l'ai pas fait. Je me suis dit: si ce mec propose autant d'argent, aussi rapidement, après avoir vu une seule fois mon spectacle, je ferais bien de prendre mon temps. Ça m'a donné trois fois plus confiance en moi."

Télérama - Janvier 2001